

vous peindront une salle de bal ou d'opéra, inondée de lumière, avec les somptueuses décorations, les belles toilettes, les draperies et tous ces visages que le plaisir anime, ces yeux rayonnants, ces fronts couronnés de beauté, dont l'éclat ferait pâlir la blancheur du lis, ces tailles élégantes, fines et cambrées, ces petits pieds, si petits quo vous ne pouvez croire qu'on puisse marcher avec, ces mains blanches et potelées, véritable signe d'aristocratie et de race, et le délire de la musique qui vous entraîne et qui vous transporte, et les parfums répandus dans l'air, et les enivremens de la danse, et la conversation intime dans un coin retiré, isolé, avec une gentille et bonne amie que vous n'avez pas vue depuis longtemps, ou bien encore un entretien de cœur avec la vierge de vos rêves, avec la femme aimée, pour vous la seule qu'il y ait au monde, si vous aimez d'amour, que vous croyiez à cent lieues, et que vous retrouvez tout à coup là, tout près de vous, et qui vous attend avec un sourire.

C'est charmant, n'est-ce pas, une chronique, qui vous dit avec bonheur une grande scène de la nature, qui vous émeut par un tableau saisissant d'intérêt, qui vous présente un coucher du soleil, une belle nuit d'été, un soir d'automne, avec ce pinceau énergique qui sait donner la vie à tout ce qu'il touche. Enfin une histoire de la semaine comme nous n'en avons jamais écrite, et comme nous voudrions tant en écrire, pour votre satisfaction, votre agrément et votre amusement.

Mais aussi il faut être de bon compte ; nous sommes naturellement causeurs, et n'était-ce le temps et le lieu, nous aurions beaucoup de plaisir à vous dire tout ce qui se passe autour de nous. Le temps est particulièrement défavorable à la peinture, d'un paysage, par exemple, d'un beau jour, d'un beau soleil, d'une belle lune, ou de tout autre objet, qui quelquefois nous paraissent sous des couleurs tout à fait admirables. Mais quand il pleut pendant deux mois, sans interruption, vous peindre le beau temps, ça serait manquer à la vérité historique ; la pluie et la boue, ça n'est pas gai. Le lien ne prête pas du tout, non plus, à la chronique. La quinzaine écoulée a été particulièrement remarquable par une absence totale de nouveautés et de choses intéressantes. Pas le moindre incident, pas une aventure, un drame quelconque qui puisse vous donner le sujet d'un article, fournir une petite colonne de matière.

La chronique est aux bois faite d'aliments et de matériaux ; car enfin, on n'est pas historien, avec du style et de l'imagination seulement, pas plus qu'on peut être peintre avec des pinceaux, des couleurs et de la toile ; il faut encore un sujet, il faut des faits, il faut des événements et, pardessus tout, il faut un héros ; souvent, c'est le sujet, c'est le héros qui vous inspire ; mais, dans notre société toute d'industrie et de travail, où sont-ils les héros, par le temps qui court ? Regardez à droite et à gauche, à la

ville, à la campagne, en trouve-t-on quelque part ? digne de figurer dans l'histoire de la semaine ? que diable voulez-vous que nous fassions dans une pénurie semblable ? nous taire ? Pas moyen de se taire, il faut écrire quand même, il faut remplir la page blanche.

Dans des circonstances semblables, on doit nous pardonner si, parfois, nous nous lançons dans les champs du possible et de l'impossible, sur les ailes de l'imagination ; car, là-bas, l'air est toujours frais et pur, le ciel bleu, le soleil étincelant, ce qui est particulièrement confortable ; on ne manque jamais de sujet, triste ou gai, tragique ou comique et les héros sont en abondance, chevaleresques et intéressants comme des troubadours du moyen-âge ; les héroïnes, de jeunes filles et des femmes, comme on n'en voit que dans ces régions privilégiées (et en Canada,) belles de jeunesse et de fraîcheur, comme le bouton de rose qui vient d'éclorre, comme le lys éblouissant de blancheur, déployant au matin sa corolle parfumée ; là-bas si vous êtes fatigué de marcher sur des tapis de fleurs, rassasié des jouissances qui vous entourent ; vous êtes sûr de rencontrer sur la route pour vous reposer, les *châteaux en Espagne*, ces somptueuses et confortables demeures, où un jour ou autre, vous vous êtes arrêté durant votre existence, et où vous avez passé, convalez-en, de bien agréables instants. En effet quel est celui d'entre vous qui n'a pas eu ses *châteaux en Espagne*, qui ne s'est pas laissé entraîner, par quelque chimère de la pensée, vers un monde meilleur et plus parfait que celui que nous habitons, ou bien qui ne s'est laissé aller de temps à autre à la recherche de quelque position que le prestige de l'éloignement vous faisait croire plus belle cent fois que la vôtre, ou sur les pas de quelque vaporeuse création. L'homme est ainsi fait ; il regarde en avant, et dans son insatiable avidité du mieux et d'avenir, il ne sait pas jouir du présent ; il ne regarde jamais en arrière. Jeunes, nous nous berçons de doux rêves d'espérances ; la vie s'ouvre à vous avec toutes ses promesses, ses charmes et ses grâces ; mais, dites-nous, ce que vous voyez si beau dans le lointain, n'est-ce pas des *châteaux en Espagne* ?

Quand la pensée, l'intelligence se développent, que le temps vous grandit, que vous désirez tant être homme, ces belles choses qu'on vous promet dans l'âge viril, n'est-ce pas des *châteaux en Espagne* ?

Quand votre cœur commence à battre, que les premières émotions de l'amour se font sentir, que vous vous laissez aller à ses palpitantes péripéties, que vous êtes jeunes, confiants et plein d'espoir, tout ce bonheur en perspective, ces douces choses du cœur, n'est-ce pas, souvent, des *châteaux en Espagne* ?

Et quand vous devenez homme, qu'à toutes ces folies de jeunesse succède la solide ambition, l'amour des choses réelles et tangibles, ces beaux écus brillants, luisants, sonnans, pesans, que vous croyez sous la main d'un jour à l'autre, cette place importante

que vous allez occuper un beau matin, cette immense clientèle qui va encombrer vos salons, cette foule qui va proclamer votre gloire si justement et honorablement acquise, chanter et célébrer votre popularité, n'est-ce pas encore, le plus souvent, des *châteaux en Espagne* ?

Sur le retour de l'âge même, quand on arrive au soir de la vie, et que l'on se croit sur le haut du jour, quand la tombe est près et qu'on la croit loin, quand on espère de longues années de vieillesse, de force et de santé, n'est-ce pas des *châteaux en Espagne* ?

La vie entière en est donc remplie, et telle est notre faiblesse, à nous autres hommes, que sans eux l'existence serait fade et insipide ; c'est l'espérance qui nous fait vivre, c'est encore elle qui nous pousse vers l'avenir ; c'est ce sentiment qui embellit toutes les choses de ce monde, qui souvent fait les nobles entreprises, les grands projets, et, sans l'espérance, l'âme languit, se dessèche et meurt.

La malle d'Europe, arrivée dimanche dernier, ne nous apporte rien d'extraordinaire ; le fait est que les malles se succèdent maintenant avec tant d'activité et à de si courts intervalles qu'elles apportent bien moins de nouvelles qu'autrefois et sont, par là même, moins intéressantes.

S. M. Britannique, après avoir passé deux jours, avec son cousin Louis-Philippe, au château d'Eu, était revenue en Angleterre. L'itinéraire était tout royal et chacun faisait de son mieux pour honorer la royauté en voyage.

Tout allait à ravir : on s'est plaint seulement de la marée deux ou trois fois. "Le temps et la marée, comme vous savez n'attendent personne," et quand l'aimable petite reine arriva en deux ou trois endroits différens, espérant trouver la marée haute, elle était basse. La reine prenait les choses en patience. Il n'y a que le roi des Français, dont la galanterie est remarquable, qui s'impatientait ; il aurait voulu que la marée fut galante aussi.

La récolte est bonne dans le nord de l'Europe. La fureur du *railroad* existe encore, mais ne s'étend pas, comme on s'y attendait, à ceux de l'Amérique et surtout du Canada. Pas de chance pour le *railroad* de Montréal à Portland. On pense que celui d'Halifax à Québec sera fait, *peut-être*, par l'influence du gouvernement.

Vous savez l'incendie d'une partie du faubourg Ste-Anne ; vous dire les détails, vous les connaissez aussi. D'ailleurs, les feux sont devenus si communs qu'on ne s'en occupe plus. Le récit d'un sinistre n'a plus d'intérêt. Jugez donc de la chronique de notre ville, par les extraits suivans des colonnes des journaux.

Un jeune garçon du nom de Jas. Thomson, fut écrasé jeudi par une voiture de charretier, sa jambe fut toute meurtrie.

Un *Cab* passa sur un homme, mardi soir, dans le faubourg St. Laurent, entre 8 et 9 heu-